

BRUNO HARNY

**Robinson moderne**

© Bruno Harny

## XV

*Les soleils couchants, les lambeaux de ouate des nuages, le rose. Cela a déjà été dit. Des émotions, du romantisme, des influences psychologiques, d'accord, c'est compréhensible, c'est tellement beau. Mais Alex transcende ce spectacle qu'il voit chaque soir, le grandiose l'émeut, il perçoit le mystère de la vie, et la mort.*

*Le soir c'est le pire. Le jour il oublie en bougeant, en travaillant. Le soir tout revient. C'est l'heure où il souffre le plus. Il est seul. Personne pour calmer ces peurs métaphysiques qui s'ajoutent à son angoisse du quotidien. Comment cela finira-t-il ? Il survivrait encore longtemps ? Qu'il se blesse, si un serpent le mord, il mourrait sur l'île ?*

*Il était seul. Il n'y avait pas de voix. Qu'il avait mal, il chantait pour écouter la sienne. Il revoyait le passé, revivait ses copains, ses copines, amies, femmes. Il ne pouvait pas penser à l'avenir, il n'en avait plus.*

*Le jour il contemple souvent la mer. C'est un peu la même chose, la mer qui change à chaque instant, le ciel, qui bouge lui aussi, leurs couleurs qui se mélangent, encore les nuages, où il pourrait trouver des formes, quand ce ne sont que des masses qui s'affrontent et s'épousent. Cette contemplation, à laquelle homme des grandes cités modernes, il aspirait, qui l'avait poussé à s'embarquer en solitaire, est maintenant de l'angoisse. Il n'en pouvait plus de cette solitude, parce qu'elle était sans fin.*

*Il a beaucoup de temps libre, il est bien organisé, augmenter ses productions serait inutile. Travailler davantage ne sert à rien, il faut trouver une autre solution.*

*L'idée noire revient. À quoi bon poursuivre ? Il avait la tentation de se rendre. De ne plus lutter. Pour quoi faire ? Ce serait si facile de tout arrêter. Tout de suite. Se jeter du haut de la falaise. Quelle sublime chute. Cela dure moins de cinq secondes. Le choc, une fraction d'instant. Pas de douleur. Trop rapide. Et s'il agonisait, restait à souffrir, le corps brisé sur la plage, des jours avant de mourir ? Se lancer la tête bien en bas. Pas qu'il y ait une chance d'en réchapper, rester infirme. Un parfait saut de l'ange. La tête qui explose sur les cailloux. Le sang sur le sable blanc. Corps disloqué sur les rochers, ou la tête ensanglantée dans le sable ensoleillé, belles couleurs du rouge et du jaune soleil.*

*Une autre solution. Il fallait qu'il s'échappe. Il avait réfléchi à la question. Il était exclu qu'il fuie par ses propres moyens, construire un vrai bateau sans outil était irréalisable. Il avait pensé à des signaux. Un feu, qui fasse beaucoup de fumée, qui soit visible de loin. Il en avait abandonné l'idée. Pour être efficace il aurait fallu l'alimenter en permanence, un travail au-dessus de ses forces. Au résultat aléatoire, on a bien le droit de faire du feu, pourquoi cela attirerait-il*

*l'attention ? Et il n'allait pas déboiser son île, ses arbres, c'était sa richesse. Et il n'allait pas réchauffer l'île, il faisait bien assez chaud comme ça.*

*Il avait alors, sur le sommet du volcan, dessiné un grand sos. Il avait amassé des pierres blanches, les plus grosses qu'il puisse porter, et des plus petites, qu'il avait disposées en cairns, qui dessinaient les trois lettres en morse. Trois points, trois traits, trois points. À l'école de voile, il avait une douzaine d'années, il confondait toujours les deux signes, trois traits, trois points, trois traits. Les élèves se moquaient de lui.*

*- Alex, c'est quoi le S ? trois points ?*

*- Trois traits, soufflait un autre.*

*La pente herbeuse du talus sommital était ainsi ponctuée de gros tas de pierres qui écrivaient : ... --- ... .*

*Ce signal, il fallait le faire. Mais en six mois pas une voile n'avait paru à l'horizon, ou alors quand Alex ne regardait pas, ou bien la nuit. Pas un avion, hormis quelques traces dans le ciel d'un aéronef volant à trente mille pieds. Bien trop haut pour distinguer le signe. De là à le comprendre...*

*Dans le même ordre d'idée, il avait séparé le miroir en deux, la face grossissante restait dans la maison de la baie des Îles, il portait toujours l'autre sur soi, prêt à envoyer des signaux de lumière. Il avait dû se confectionner une ceinture de cuir - pour ménager la vraie ceinture - et une pochette hermétique. En plus, cela lui permettait de faire du feu n'importe où.*

*Et Alex attendit. Il chantait, des mélodies mélancoliques qui montaient dans la nuit. Il dansait. Le matin, au sortir du bain de mer, sur la plage. Le soir, à la lune. Il dansait bien, souple, sensuel, par morceau de corps, l'épaule gauche, le pied droit, le bassin, etc., il enchaînait, faisait ses compositions, improvisait, sa voix qui chantait accompagnait le mouvement. C'était de l'art.*

*Qu'est-ce que c'est, l'art ? Il ne trouvait pas de réponse. Et pourquoi moi trouverais-je une réponse ? Est-ce que les autres en ont trouvé une ? Il y en a mille, de réponses. Quand on est seul, il devient difficile de répondre à la moindre question. Il pensait à l'art, souvent. Faire de l'art. Cela constituerait un lien avec la civilisation dont il était coupé. Il pourrait penser, développer une idée, la réaliser, user de son habileté. Et n'avait-il pas souvent un point de vue original, n'était-ce pas une condition pour être artiste ? Mais quel art ? En plus de celles qui poussaient naturellement, il avait autour de la maison planté des fleurs, de toutes les couleurs. Il ne connaissait pas leur nom, la forme et la couleur de la fleur lui avaient plu, il avait composé un tableau à plusieurs niveaux. C'était de l'art ?*

*Son chant et sa danse, ça ne suffisait pas non plus. La musique ? Il n'avait pas d'instrument. Dessiner ? Il ne savait pas dessiner, du moins il le croyait, car il aurait voulu peindre des scènes comme Rembrandt. Écrire ? C'était difficile, et écrire quoi ? Qu'il aimait son île, que la vie y était parfaite mais qu'il était seul, qu'il ne pensait qu'à s'enfuir ? Tenir un journal, expliquer que le soir il avait peur, qu'il ne savait de quoi, de la mort, et que le matin, avec le soleil, la vie reprenait le dessus ? De toute façon il n'avait pas de papier. Le cahier sauvé était en trop mauvais état, et admettons qu'il puisse avec son bout de crayon écrire, le cahier serait bientôt couvert, et ensuite ?*

*Il rêvassait. Il regardait une fleur rouge en corolle, au bout de sa branche. Un gros nuage cacha le soleil, Alex leva la tête. Lorsqu'il revint à sa fleur, une branchette avait changé de place. Il en était sûr. Une branche qui bouge, ce n'est pas possible, et pourtant, elle n'était plus au même endroit. Il regarda plus attentivement. C'était un phasme.*

*Les choses sont devant nous sans que nous sachions les voir, comme si elles se cachaient. L'homme fait des choses et ne les voit pas, il n'en a pas conscience. Qu'est-ce que j'ai fait sur cette île ? J'ai construit deux maisons.*

*Si je faisais de l'architecture ? Les architectes disent que c'est le premier des arts. L'architecture, c'est rivaliser avec la nature, c'est modifier le paysage avec une forme, la notion d'habitation, ou d'utilité de la construction vient ensuite. Je vais inverser cette idée. Je vais construire des architectures invisibles.*

*C'était un fromager, dans la pente au-dessus de la pointe de l'If. La maison était cachée dans les airs. À cinquante mètres de hauteur, là où quatre branches grosses comme des troncs dessinaient une large coupole, il avait construit une plate-forme. Des branches, des bambous, des feuilles et des joncs entrelacés constituaient un plancher végétal. Le toit et une partie des murs étaient fabriqués avec l'écorce même de l'arbre, qui se détachait aisément au sabre. Le reste des murs, était un treillis sur lequel s'accrochaient des plantes, qu'il avait arrachées avec leur motte et replantées sur le toit et le plancher, d'où elles descendaient et grimpaient. Il accédait à sa demeure aérienne par une suite de lianes, qui poussaient sur place ou qu'il avait coupées dans la forêt et fixées de distance en distance, la dernière pendant naturellement le long du tronc à cinq mètres du sol. Les premiers mètres se franchissaient par escalade le long des racines, puis à l'aide de quelques encoches pratiquées elles aussi au sabre.*

*La première semaine un œil avisé eût aisément distingué quelque chose. Au bout de trois, la végétation avait colonisé l'abri, il était invisible, seule une touffe plus dense, comme il y en a dans les arbres, le signalait. Alex y avait là une chambre de trente mètres carrés, ouverte sur ses cinq faces, car c'était un pentagone, un carré autour du tronc colossal eût été trop grand. L'appartement était plus frais qu'au ras du sol, et ventilé de tous côtés. Et, ce qu'Alex découvrit après l'avoir achevé, la vue portait très loin, au-delà des îlets et de la ligne de récifs où s'était brisée La Sirène. C'était un poste d'observation qui couvrait l'accès sud de l'île. Enfin, également découverte a posteriori, comme quoi les intentions du créateur sont souvent inférieures à leur réalisation, c'était un parfait refuge.*

*Il imagina sa deuxième architecture invisible en ramassant au flanc de la Falaise des œufs d'oiseau de mer, des sternes sans doute. Il les avait vues nicher dans les anfractuosités, il y avait grimpé, s'assurant parfois d'un morceau de corde qu'il avait tressée, tant la paroi était raide. Il ne prélevait qu'un ou deux œufs par nid, pour ne pas détruire la reproduction du couple. Il avait fait de ces œufs tachetés un de ses mets de fête. C'est parce qu'il était en difficulté, perché à une quarantaine de mètre, qu'il découvrit un replat, qu'il ne pouvait deviner du dessous, qui se poursuivait par un trou dans la falaise. Il y pénétra en rampant, et l'excavation gagnait en hauteur et en largeur, elle était grande comme serait une double couchette cercueil, si cela existait, pensa-t-il. La vue était là aussi panoramique, et ouvrait sur l'est-sud-est.*

*Les travaux d'aménagement consistèrent à agrandir ce trou. Il commença, comme à son habitude, par le plus dur, le plafond. La roche était assez friable, il la travailla à l'aide de deux pierres, une servant de burin, l'autre de massette. La besogne était harassante, allongé sur le dos il tapait avec peu d'amplitude, la terre et les éclats de pierre tombaient sur lui, sur son visage, lui piquaient les yeux, il avalait et respirait la poussière. Cela dura six jours, et il éleva la hauteur jusqu'à disposer d'une trentaine de centimètres au-dessus de sa tête lorsqu'il était assis. Puis il s'attaqua aux murs, qu'il recula. C'était plus facile, il frappait de haut en bas. Il obtint en définitive une surface de trois mètres de long sur*

deux de large, cela suffisait amplement. Mais il avait conservé l'entrée étroite, pour éviter que la pluie et le vent ne pénétrant.

Pour la façade, ce fut simple. Sur le balconnet que formait le replat, il ajouta de la terre et planta des herbes. Outre qu'elles renforçaient l'invisibilité de l'architecture, elles contribuaient à couper le vent, qui souvent frappait de face la falaise. Des feuilles fixées sur un treillis pouvaient éventuellement obstruer complètement l'entrée. Pour le service d'eau, il plaça à flanc de paroi trois vases percés qui récoltaient la pluie, qui s'écoulait par des tubes de bambou jusqu'à une cruche placée à l'intérieur de l'abri.

Enfin l'accès, dangereux, fut assuré à partir de dix mètres par une même succession de lianes, couchées dans les pierres. La quatrième demeure était achevée. Il la baptisa tout simplement Sterne. Comme la cabane du fromager, il l'équipa d'un matelas de kapok, d'une lampe à huile, et d'une réserve de fruits séchés, enfermés dans un pot fermé d'un couvercle lesté d'une pierre. Il fabriquait des lampes à huile, un récipient de terre, de la graisse animale récoltée pendant la cuisson de la viande pour qu'elle se conserve, une mèche tressée, et il avait une flamme, dont il multipliait la lumière avec le, ou les miroirs.

L'adaptation d'Alex à l'île gagnait en raffinement, et, surtout, en efficacité. Il était, en ville par inclination mais sur l'île par nécessité, un parfait écologiste. À la différence peut-être de son ancêtre cinq fois séculaire, il comprenait vite. Il découvrait des matériaux et des techniques auxquels il n'aurait pas pensé, même en s'efforçant d'être rigoureux et méthodique. En construisant sa première maison invisible, il avait découvert les vertus de l'écorce du fromager, et le kapok, une sorte de poils qui recouvrent ses fruits, une fibre imperméable, et imputrescible. C'est ce nom qu'il donna à la cabane de l'arbre. Et il en bourra ses matelas, s'en servit pour boucher tous les interstices qu'il voulait étanches.

Mais bien plus, ces matières révolutionnèrent sa vie sur l'île, ou plus précisément autour de l'île. S'il avait écarté, parce qu'elle aurait été longue à mettre en œuvre et, au final, trop pesante, la construction d'une pirogue monoxyle qu'il eût travaillée au feu, l'écorce du fromager et le kapok lui ouvraient des perspectives réalistes. Tout bon marin connaît la technique, il s'attela à l'ouvrage.

Il avait prévu une embarcation de quatre mètres de long. Il lui fallait donc découper trois plaques de cette longueur, une épaisse pour le fond, et deux plus larges pour les bordés. Pendu le long du tronc à l'aide d'un baudrier de lianes, il l'entailla au sabre qu'il frappait soigneusement sur le dos de la lame avec une pierre. Puis il décolla l'écorce, au début à l'aide de leviers, puis en se glissant lui-même entre l'arbre et sa peau, descendant petit à petit en poussant de tout son poids avec son dos. La première tranche cassa, elle n'était pas assez régulière, il en conserva les morceaux pour l'étrave et la poupe.

Il gratta l'écorce, la rendit lisse, et l'assouplit en la passant à la flamme. Puis, grâce à une série d'entailles, il emboîta les différentes plaques. La coque ainsi formée, il la maintint par des piquets fichés en terre, et fixa le plat-bord fait de deux perches souples, ligaturées à leur extrémité. Toutes les fixations furent renforcées par des liens tressés, et calfatées au kapok et à la bourre de coco. Enfin, les membrures, taillées dans des branches, assurèrent la solidité longitudinale, et les barrots la rigidité latérale. Il arqua deux branches pour les deux sièges. Deux doubles pagaies dont une en réserve, aux pelles étroites, plus robustes, achevaient l'armement du bâtiment.

La mise à l'eau fut simple, la pirogue pesait dans les cent vingt livres. Elle était très stable. Elle nageait aussi bien en avant qu'en arrière, il l'appela Anna.

*Assis couché près du feu, Alex fête le lancement de son bateau. Il a bien mangé. Par gorgées qu'il garde en bouche, il déguste cent grammes de rhum, et fume une bonne pipe. Lui si sobre, sent l'effet conjugué de l'alcool et du tabac monter. Le soleil couchant, les morceaux de ouate des nuages rouges. Les rues à vitrines. L'antidote à l'angoisse est le plaisir, Alex est seul...*

*La forêt s'éveille. De la jungle retentissent des cris, des hurlements, mille bruits, comme des rires, des gloussements. Dans la nature ils ne font que baiser et s'égorger. Si nous étions deux, que ferions-nous ? on se baiserait, ou on se taperait dessus ? Il soupire.*

**Vous avez lu 15 000 signes sur 333 000.**

## **Table**

### Préface

I	La lettre
II	Préparatifs
III	Voyage en train
IV	Séran-Laragne
V	Retour en train
VI	La traversée
VII	Saint-Georges
VIII	La tempête
IX	Séran-Laragne
X	Sur la côte
XI	L'île
XII	L'épave et l'installation
XIII	Suite de l'installation
XIV	Luxe et protection
XV	Art et architecture
XVI	Grotte et pirates
XVII	Vendredi
XVIII	Séran-Laragne
XIX	Vie à deux
XX	Peuplement
XXI	Suite
XXII	Séran-Laragne
XXIII	Réfugiés, institutions

XXIV	Migrants
XXV	Démocratie
XXVI	L'attaque
XXVII	Séran-Laragne
XXVIII	Retour sur l'île
XXIX	Epilogue
XXX	Paris

Postface